

L'architecture inclusive : vers l'accueil maximal

1. Une brève histoire du bâtir égalitaire

Texte : Paul Ardenne

Plusieurs mouvements sociaux, depuis la fin du ^{XX}^e siècle, ont remis sur le devant de la scène le principe égalitariste. La règle de base en est simple : n'exclure personne et mettre à niveau, le plus possible, les conditions sociales.

Le *care*, favorable à des soins peu coûteux pour tous, l'écriture inclusive, une forme d'expression neutralisant les conflits grammaticaux de genre, les mouvements Black Lives Matter, pour le respect des populations de couleur et #MeToo, pour la cause des femmes, ainsi que la pensée décoloniale et *woke*, pour la défense des opprimés et des minorités, sont quelques-uns des bras armés de ce combat devenu primordial en notre époque néolibérale, néocoloniale et largement demeurée patriarcale, favorisant clivages et tensions.

Faut-il corriger les facteurs d'inégalité, quels qu'ils soient ? L'architecture, dans cette partie, n'est pas en reste. Comme à retrouver ses origines lointaines et certains pans de son histoire récente, au demeurant.



Eleanor Roosevelt tenant une affiche de la Déclaration universelle des droits de l'homme (en anglais), Lake Success, New-York, Novembre 1949. © FDR Presidential Library & Museum (CC BY 2.0)

Les civilisations humaines, sauf rares exceptions, sont hiérarchiques. Il en va ainsi, de longue date et déjà, de la tripartition dans les sociétés indoeuropéennes, analysée brillamment par Georges Dumézil, qui distingue les classes des prêtres, des guerriers et des travailleurs. Aux hiérarchies politiques, de surcroît, s'ajoutent fréquemment les hiérarchies émanant de l'autorité familiale, pères ou frères par rapport aux mères ou aux sœurs, ou encore celles liées au genre, gérant les relations homme-femme et celles entre cisgenres et communauté LGBTQIA+, ainsi que la position propre assignée aux individus décrets « faibles » : enfants, vieillards, personnes malades et handicapées, esclaves dans les sociétés esclavagistes. Inégalitaire et facteur de mentalités politico-culturelles cloisonnées, cette hiérarchisation engendre institutions, structures et comportements publics en rapport. La conception architecturale, en toute logique, est de la partie. Temples, palais, stoas, maisons et autres appartements, dans une société hiérarchique, se différencient par le plan, l'aspect, l'ampleur, la signification symbolique. Le palais du gouverneur n'est pas la demeure de tout un chacun. L'hôpital est le havre des soignants et de leurs patients. Le travailleur, au temple, n'occupe pas la place du prêtre et l'enfant ne fréquente pas les lieux réservés aux adultes. Les étrangers ou les populations considérées comme de seconde classe se voient ghettoïsés, etc. L'architecture, en règle générale, est

corrélée à l'appartenance sociale et largement dépendante de celle-ci. Les occupants du bidonville et ceux de la Villa Savoye ? Les uns et les autres ont peu de chances d'appartenir au même monde. Et les lieux qu'ils occupent respectivement ne sont pas duplicables.

L'affermissement puis l'élargissement, depuis les Lumières, de l'idéal démocratique ont pour effet la tension vers l'égalitarisme, plus que jamais d'actualité à l'heure où l'on écrit ces lignes (forum Génération Égalité, ONU, juin 2021). L'heure est en effet à l'inégalité économique croissante, dopée par la morgue des élites néolibérales dirigeant le monde actuel, une situation, pour certains, à corriger le plus possible. L'égalitarisme, pourquoi ? D'abord, du fait du statut naturel de la personne, selon le principe que l'être humain est unique, que le concept de race, au regard de l'ADN humain, s'avère irrecevable, et qu'il convient sans cesse de rectifier l'« aristocratie naturelle », cette inégalité distribuée arbitrairement des dons que chacun reçoit de naissance. Encore, du fait d'un droit civil, pénal et du travail, en plus du droit onusien (*Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948, signée par presque tous les États que compte notre monde) qui se veut dorénavant, le plus souvent, équitable : la même loi s'applique à toutes et tous dans le domaine privé, public comme au bureau, à la ferme, l'atelier ou l'usine, et cette loi censée ne pas connaître d'exception ne saurait faire valoir le favoritisme. Enfin, parce qu'une vie pratique et

matérielle harmonieuse commande l'égalitarisme plutôt que les écarts sociaux : à qualification égale, pas de tâches réservées à certains et refusées à d'autres, ainsi que des salaires ou des revenus décents pour tous et indécents pour personne.

Ce positionnement humaniste, solidaire et éthique trouve sa traduction dans l'objet architectural, au bénéfice de l'inclusion, si possible totale. Ce dernier, alors, visera du mieux possible et avec un objectif rêvé l'égalitarisme intégral, que celui-ci vienne servir la vie collective, matérielle ou domestique.

Le développement de la vie sédentaire enregistré au néolithique implique l'émergence des premiers palais, temples et espaces domestiques de type « maison », au bénéfice de la différenciation. Ce modèle contrevient à l'égalité en ce qu'il segmente toujours plus l'objet architectural, au bénéfice de l'individualisation. Quid dès lors du modèle communautaire d'habitat, autrement égalitariste ?

Le modèle paléolithique et néolithique supérieur

L'architecture « première » était-elle égalitariste ? Question complexe, à laquelle l'archéologie apporte quelques éclairages. L'abri sous roche, les grottes, l'habitat troglodytique, ces formes primitives d'habitat semblent avoir recueilli de façon égale tous les membres d'un clan ou d'une tribu : on s'abrite comme l'on peut, en ces époques reculées, pour se protéger du froid, des intempéries, des animaux sauvages. Quant aux premières formes d'habitat construit, mal connues, celles-ci sont pour l'essentiel tributaires d'un mode de vie paléolithique longtemps demeuré nomade ou semi-nomade. Soit l'on construit ponctuellement sur place avec les moyens du bord, selon une règle vernaculaire (branchages, pierraille, neige et glace dans les zones froides), soit l'on conçoit un habitat transportable et déplaçable au gré des migrations du groupe (peaux de bêtes, piquets de bois). Le nomadisme et le semi-nomadisme, en termes d'habitat, n'exaltent pas d'abord la différenciation sociale, si et quand elle existe. On s'abrite, avant tout, tandis que la question d'un habitat spécifique en fonction de la place hiérarchique tenue par tel-le ou tel-le dans le clan ou la tribu ne semble pas prioritaire. À l'inverse alors, dans maints cas sans doute, des emblèmes vestimentaires et du droit à la parole de commandement, chargés supplétivement de signifier la hiérarchie.

Le passage de l'état dit « de nature » à celui dit « de société », qu'affermir le néolithique, a pour conséquence une évolution rapide des modes de construction. Le développement de la vie sédentaire alors enregistré implique l'émergence des premiers palais, temples et espaces domestiques de type « maison », au bénéfice de la différenciation. Ce modèle contredit à l'égalité en ce qu'il segmente toujours plus l'objet architectural, au bénéfice de l'individualisation. Quid dès lors

du modèle communautaire d'habitat, autrement égalitariste ? Si celui-ci ne disparaît pas, reste qu'il se fait minoritaire, irait-il en améliorant ses performances d'accueil. La reconstitution fidèle, au musée Huron-Wendat de Wendake (Québec), d'un habitat collectif huron de l'ère amérindienne donne une idée de ces améliorations. Une immense hutte de bois rectangulaire au toit voûté en demi-lune, la Maison longue Ekionkiestha', permet le logement de plusieurs dizaines de personnes. Celles-ci, la nuit venue, dorment sur une console ceinturant un bâtiment homogène dont la base sert de zone de parcage nocturne aux animaux de la tribu.

Ce type de structure architecturale, rare à mesure que se développe la société prémoderne puis bourgeoise, qui favorise l'individualisme, ne peut exister que dans un système économique où la propriété privée n'est pas une donnée éminente. On possède ici sa

coiffe, ses habits, ses bijoux, sa peau tatouée, mais pas la terre ou les richesses issues du travail de tous, laissées en partage. Perdurent aussi, en ces lieux, l'endogamie et les liens étroits de la parenté, aux vertus socialement unificatrices, sur fond de vie collective menée par chacun, d'abord, au nom de l'intérêt public. Presque le phalanstère, en somme.

Vers le bâtiment égalitaire

Le socialisme moderne, né avec la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, a pour ambition la refonte mentale des modes de vie, de travail et d'habitat. En ce sens, de Saint-Simon à Cabet puis Fourier, Considerant, Engels et Marx : créer les conditions propices à une socialisation accrue des moyens de production et d'existence, dont l'habitat. La propriété privée, pour les socialistes, se doit

d'être abolie, et les fruits du travail, répartis entre toutes et tous. L'égalité politique, mais aussi sociale, dans l'esprit du babouvisme, est proclamée. Entraide, solidarité, mutualisme, coopération, communisme doivent prendre le pas sur le salariat, l'exploitation de l'homme par l'homme et l'accaparement du bien commun au bénéfice d'un seul ou de quelques-uns.

Si l'expérience phalanstérienne, de grande ampleur en tout cas, a historiquement échoué (rien aujourd'hui n'en reste ou presque), elle n'en informe pas moins sur l'exigence d'un lien génétique entre architecture et organisation sociale.

Le phalanstère, théorisé par Charles Fourier et mis en pratique en région parisienne (Colonie de



Le Familistère de Guise, atrium de l'aile Ouest
© Jpouvefier (CC BY-SA 4.0)

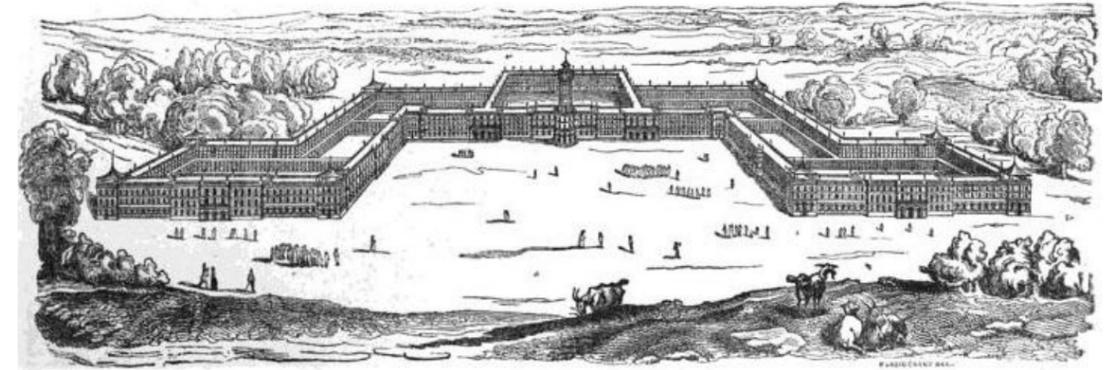


Maison longue nationale Ekionkiestha'
© Musée Huron Wendat (CC BY-SA 4.0)

Condé-sur-Vesgre, 1832) et outre-Atlantique (La Réunion, au Texas, par Victor Considerant, 1855), est l'enfant de ces théories nouvelles. « Phalanstère » : ce néologisme d'essence militaire, fondé sur les termes grecs de « phalange » (*phalanx*) et de « solidité » (*stereos*), désigne une structure d'habitat et de travail réunissant un maximum de quatre cents familles (ou de deux mille membres) fédérées dans le but de faire prévaloir des conditions de vie harmonieuses. L'activité principale des « sociétaires » y est de nature agricole, avec partage des fruits du travail commun, dans un cadre le plus agréable possible : les bâtiments sont chauffés, les espaces vastes, les communs nombreux, les appartements spacieux, le tout distribué sur une surface totale, pour chaque unité phalanstérienne, de 4 km². Le bâtiment principal du phalanstère, qui cumule l'ensemble des activités d'intérieur, les zones résidentielles et les locaux de l'administration, se déploie sur une longueur d'environ un kilomètre, entouré de bâtiments annexes et de cours de grande dimension (cour d'honneur, cour d'hiver) reliés par des couloirs sous arcades. La spatialisation voulue par Fourier est ample et ouverte,

à l'opposé de l'habitat étrié des banlieues urbaines qui fleurissent de concert avec l'industrialisation naissante. Elle est aussi dynamique en ce qu'elle sollicite la promenade, les rencontres, la communication, les débats. Le tout, enfin, est généreusement arboré.

Si l'expérience phalanstérienne, de grande ampleur en tout cas, a historiquement échoué (rien aujourd'hui n'en reste ou presque), elle n'en informe pas moins sur l'exigence d'un lien génétique entre architecture et organisation sociale. Le *castrum* médiéval se distinguait en son temps par sa position éminente, en altitude, avec le village civil à ses pieds : le seigneur est l'homme du « haut château », il surplombe le commun. L'*incastellamento* (Pierre Toubert), ce phénomène caractérisé par la multiplication des châteaux en altitude, n'est pas le seul effet de la volonté de contrôle militaire du territoire. Il acquiert aussi une vocation symbolique : on ne mélange pas les torchons et les serviettes, la noblesse et le bas peuple. L'architecture phalanstérienne, elle, se refuse aux effets de verticalité, à l'image d'un de ses plus fameux rejetons, le Familistère de Guise, créé par l'industriel Henri Godin



La Phalange, journal de la science sociale découverte et constituée par Charles Fourier, Paris, 1836-1849.

en 1859. Joutant l'usine, le bâtiment d'habitation de cette unité de travail consacrée à la production de poêles de chauffage en fonte, active dans sa forme générique jusqu'en 1968, se déploie en l'occurrence à l'horizontale, serait-il à étages (architecte, Victor Calland). Si Godin lui-même a certes de beaux appartements, ceux des sociétaires du Familistère, dans l'esprit du socialisme utopique, sont tous de tailles égales et ouverts sur une cour intérieure dont tout le monde peut profiter de façon partagée. Le commun l'emporte pour l'occasion sur le segmentaire, l'entre-tous sur l'entre-soi, la collectivité sur l'individualité. Architecture sociopolitiquement structurante que celle-ci, valorisant l'idéal social de la communauté solidaire. Comme l'écrivait Godin, « ne pouvant faire un palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l'ouvrier dans un palais : le Familistère, en effet, n'est pas autre chose, c'est le palais du travail, c'est le PALAIS SOCIAL de l'avenir ».

Radicalité : le kibboutz

Plus égalitariste encore, en esprit et au concret, est le kibboutz, ce modèle d'habitat juif pionnier inauguré par les militants sionistes, en Palestine, au tournant du xx^e siècle (Degania Alef, « Le Bleu », 1909). Basé sur le modèle du camp de base et de la propriété collective, le kibboutz est l'expression de plusieurs choix de vie radicaux. Le premier est l'implantation en zone étrangère (la Palestine, au moment où commence le mouvement, est sous l'autorité de l'Empire ottoman) à des fins de colonisation (cultiver la terre, au départ) et d'auto-défense (fuir les persécutions, en Europe notamment, les pogroms). Le deuxième est de créer une structure authentiquement socialiste et collectiviste, l'entreprise étant portée par des individus à fortes convictions : mise en commun de l'effort, des revenus, collectivisation intégrale de l'économie. Le troisième choix, d'esprit utopique, mais, dans ce cas, trouvant une issue dans la vie concrète, consiste à établir une microsociété égalitaire : statut homme-femme égal, rotation des tâches,

décisions discutées et négociées entre tous, enfants élevés et éduqués par tous. Sur le plan architectural, le kibboutz originel privilégie la structure simple, de type baraquement, ceux qui l'occupent étant ceux qui le construisent, non toujours hautement qualifiés dans l'art de bâtir. « En pratique, la plupart des kibboutz sont conçus sur le même modèle : au centre se déploient les édifices communs tels que réfectoire, auditorium, bureaux et bibliothèque, entourés par des jardins et les maisons de leurs membres ; les bâtiments et les équipements sportifs sont légèrement décentrés ; les champs, vergers et bâtiments industriels enfin se trouvent à la périphérie. » (Wikipédia).

Simplicité, efficacité, refus de tout décorum, symbolisation minimale : le kibboutz est un espace de vie organisé juste comme il convient pour y vivre à égalité. L'important n'y est nullement le contenant, l'enveloppe, mais la vie que l'on entend vivre entre égaux, primant dans ce cas sur tout le reste. *

À suivre : Architecture inclusive 2, une place pour chacun •